

# Book Reviews / Comptes rendus

Yolande Pelchat, *L'Obsession de la différence. Récit d'une biotechnologie*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2003, 210 pages.

Recenseur : Éric Gagnon  
Université Laval

Depuis un peu plus d'un siècle maintenant qu'elle tente de tracer les contours de la culture et d'établir l'inventaire des universaux, l'anthropologie repousse toujours plus loin les frontières de la nature, découvrant des variations dans ce que l'on croyait universel ou naturel, et de la malléabilité dans ce que l'on croyait immuable. À l'heure des débats sur la génétique et le *post-humain*, les travaux des anthropologues prennent une signification nouvelle, en contribuant à dissoudre toute représentation de la «nature humaine».

L'ouvrage de Yolande Pelchat s'inscrit dans cette entreprise de déconstruction des frontières et des catégories touchant la nature. Il retrace l'histoire d'une biotechnologie, le vaccin contraceptif, destiné à contrôler la croissance démographique dans les pays où les moyens contraceptifs habituels ont peu de succès. L'auteur analyse ses conditions d'émergence au début des années 1960, les discussions scientifiques et le débat auquel le vaccin va donner lieu, les raisons finalement de son abandon (peut-être seulement provisoire) au milieu des années 1990. Le récit est celui des rencontres d'un ensemble de protagonistes (immunologistes, démographes, organisations internationales, organisations militantes), de leur coopération et de leurs affrontements dans la conception et la légitimation du vaccin, à différents moments importants. Il va des premiers efforts des démographes pour intéresser les immunologistes au projet, en passant par les conférences scientifiques, jusqu'à la campagne pour en arrêter le développement. Le récit est bien monté, l'investigation curieuse et documentée, la démonstration dans l'ensemble convaincante. On prend vite intérêt à lire cet ouvrage.

Qu'il s'agisse d'un contraceptif n'est pas anodin, lorsque l'on sait l'importance de la reproduction sur le plan des représentations sociales, dans la construction sociale du *même* et du *différent*, mais aussi dans les débats et politiques touchant les pays dits en voie de développement. Si l'auteure identifie certains intérêts en jeu ou les idéologies motivant certains

acteurs (les organismes internationaux intéressés par le contrôle des naissances, notamment), ce n'est pas uniquement, ni principalement du point de vue du contexte social qu'elle analyse l'histoire de ce vaccin et ses péripéties, mais de la manière dont la science organise le réel, autant qu'il en rend compte. Guidée par l'anthropologie des sciences de Bruno Latour, elle examine comment va se construire la «éalité» scientifique, rendant possible le vaccin, techniquement, mais surtout socialement. Elle analyse la production des faits scientifiques accompagnant la mise au point d'une technologie, leur transformation progressive pour surmonter les obstacles rencontrés. Elle examine la renégociation constante de la nature, du système immunitaire et de la reproduction, des différences entre le masculin et le féminin, entre le soi et l'autre (le Tiers-monde), elle cherche à comprendre comment la recherche scientifique retravaille la nature, et déplace ses frontières. L'un des passages les plus intéressants et des plus convaincants, est celui où l'auteure montre comment un changement dans la représentation du système immunitaire a permis de lever certains obstacles à la production d'un vaccin intervenant sur les antigènes. Elle montre comment la théorie du réseau en immunologie (apparue dans les années 1970), en faisant de l'auto-immunité un processus normal de régulation, entraîne un déplacement de la représentation du soi et de l'étranger dans l'organisme. Les anti-corps cessent alors d'apparaître comme des éléments étrangers dans le corps, et le vaccin ne peut plus être associé à un produit abortif, ce qui constituait un obstacle dans le contexte des luttes anti-avortement aux Etats-Unis au tournant des années 1980. Le système immunitaire change de «nature», et les possibilités techniques changent du même coup.

Dans le débat sur la pertinence d'un tel vaccin, l'auteure ne prend nullement position. L'objet de son étude est la construction d'un objet technique, et sa visée, la déconstruction de la vérité scientifique. En conclusion cependant, elle revient sur la légitimité de son point de vue, en répondant aux objections formulées par Anthony Giddens à l'endroit d'une telle approche relativiste en sciences sociales, qui supprime tout point de vue moral et politique d'où l'on puisse porter un jugement. Yolande Pelchat le reconnaît elle-même, son analyse ne fournit aucun argument pour prendre position dans le débat. Son objectif, précise-t-elle est justement

de nous déprendre des termes du débat, de donner à voir et à discuter sur ce qui passe pour indiscutable et certain. La force critique d'une telle analyse, il faut le reconnaître, peut être grande, lorsqu'elle est argumentée et inspirée (pensons à l'œuvre de Foucault et à son impact). Elle élargit notre pensée et notre liberté. Mais elle ne peut constituer, me semble-t-il, qu'un *moment* de la critique. Ne s'agit-il, avec cette histoire du vaccin contraceptif, que de poursuivre la critique du positivisme? Ne sommes-nous pas conduits à nous interroger sur la transformation du vivant, la reproduction et même le développement, et donc vers une interrogation appelant une posture critique différente? L'analyse ne peut ignorer, si elle veut demeurer cohérente, qu'elle est animée elle aussi par des représentations, des valeurs, une ontologie, voire une utopie, qu'elle doit expliciter. Le récit critique de l'anthropologue est aussi un discours et il n'est pas hors du monde, même s'il demeure en retrait par rapport aux débats et controverses. L'analyse des catégories sociales repose largement sur ces catégories, et elle ne peut interroger ce qui se dit, sans devoir à son tour assumer une parole. La formulation d'une position critique, qui allie une vue du dehors et une vue du dedans est peut-être l'une des questions méthodologiques et épistémologiques centrales en anthropologie, et l'on sait gré à Mme Pelchat de ne pas avoir ignoré la question au terme de son excellente étude.

---

**Pierre-Loïc Pacaud, *Un culte d'exhumation des morts à Madagascar : le Famadihana. Anthropologie psychanalytique*, Paris : L'Harmattan.**

Recenseur: *Hélène Giguère*  
*École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris,*

« L'affect a toujours raison...  
...l'oubli fait cheminer l'élaboration » (p. 39)

C'est avec ces mots que Pierre-Loïc Pacaud nous introduit dans sa dense analyse du *Famadihana*, rituel d'exhumation des morts sur les hauts-plateaux de Madagascar, chez les Merina. Il dévoile ainsi dès le départ son solide enracinement dans les théories freudiennes, qu'il arrive à mettre au service de l'anthropologie. Selon l'auteur, cette discipline aurait démesurément occulté la dimension psychique du sujet, notamment dans les analyses portant sur les rituels et les croyances, doutant de sa pertinence au sein des phénomènes sociaux et culturels et le reléguant à une psychologie du comportement.

Le travail de Pierre-Loïc Pacaud est ambitieux en plusieurs aspects : d'abord, il entreprend avec brio une approche multidisciplinaire sur un sujet largement traité, en se limitant aux concepts clés et en faisant bon usage des écrits des intellectuels malgaches. Ensuite, il effectue une vérification critique et exhaustive de l'historiographie missionnaire pour

retracer l'évolution du discours sur la pratique. Cette analyse entraîne un éclaircissement sémantique des références nominales qui nous introduit à d'heureuses relectures critiques d'ouvrages classiques tels ceux de C. Lévi-Strauss et de F. Raison-Jourde et à une meilleure compréhension du rituel. Son approche psychanalytique vise à repousser à de nouvelles limites la compréhension et l'analyse du rituel par le dévoilement de l'inconscient collectif.

Lauteur s'attache à comprendre « le registre de causalité » de l'efficacité du *Famadihana* en tant que pratique culturelle collective, en se concentrant sur le phénomène de la «répétition». En effet, si le rituel du *Famadihana* a été analysé par plusieurs auteurs (Bloch, Dez, Raison, Rajaoson, etc.) comme de «secondes funérailles», quelle serait la relation entre son efficacité et sa répétition? Si ce rituel consiste en de «secondes funérailles» et en une séparation entre le monde des vivants et celui des morts, pourquoi ce rituel se répéterait-il dans le temps et ce, à l'égard des mêmes ancêtres? Abandonnant d'entrée de jeu le rêve comme cause de la planification du rituel, l'auteur aborde le rituel comme un fait collectif issu d'un contexte culturel particulier comprenant un ordre symbolique. En cela, la psychologie des masses de Freud permet à l'auteur de considérer «l'individu collectif» par analogie au sujet psychique individuel. La première partie de l'ouvrage nous introduit au sujet de l'étude et au parcours de l'auteur, également dans un processus d'exhumation des éléments de son passé en terre malgache.

La seconde partie présente une description du contexte culturel merina, notamment le fonctionnement des alliances et mésalliances en fonction de l'organisation sociale hiérarchique, du système cognatique et du droit à la terre, le tout en relation avec la mémoire intergénérationnelle exercée par le contact soutenu entre les vivants et les défunt. L'auteur ré-interroge notamment les hypothèses de Lévi-Strauss sur les choix préférentiels et dualistes en fonction du sang ou de la terre dans le cadre des unions matrimoniales dans son analyse des choix matrimoniaux, du rapatriement des reliques et de l'accession au tombeau : «...le tombeau assure une fonction presque équivalente, complémentaire à celle que remplit le mariage entre voisins pour les vivants; il est créateur rétrospectif et posthume de parenté réelle, résolutif de dualisme race/terre» (p. 100). Dans son analyse du système de parenté et des échanges, l'auteur reproche notamment à Claude Lévi-Strauss d'avoir isolé la parenté du reste de la culture et propose de restituer le sacré au fondement de l'échange (le *hasindrazana*, la puissance sacrée des ancêtres), la notion profane du «prestige» l'ayant fait disparaître. L'utilisation par l'auteur du concept de «personne morale» comme figure dépersonnalisée d'un pouvoir englobant le monde des morts et celui des vivants semble bien appropriée au contexte.

Dans la troisième partie, l'analyse historique des modifications du rituel dans le temps et la description chronologique du déroulement du rituel permettent d'en exposer les éléments qui serviront à l'analyse de l'affect dans la partie